

LE SENTIMENT DE BOMARZO

Il y a des femmes qui ont la chance d'être aimée. Au-delà de la mort.

En Italie, à Viterbe, demeurent les traces d'un amour pareil. Au XVI^{ème} siècle, le Duc Orsini aurait commandé qu'on entoure le temple, où reposait le corps de la belle Giulia, de statues gigantesques, sculptures grotesques et voluptueuses, gardiennes du tombeau.

C'est comme un parcours au milieu des rochers et des arbres, une sorte de carte du tendre explosive et sulfureuse, sa carte à lui pour elle. Avec les siècles et l'oubli, le jardin s'est recouvert de végétations. Dans les années 1960 on redécouvre, abîmées, camouflées, les ruines sublimes. On les appelle « Les Monstres de Bomarzo » parce que les créatures taillées dans la pierre sont hors de propos, indécentes et fabuleuses.

On ne sait pas exactement qui ont été les artisans de ce lieu incroyable, mais j'imagine le Duc mélancolique, sa patience et l'obstination à vouloir éléver ce lieu fou qui célèbre la femme aimée et disparue, l'entourant pour la protéger dans l'au-delà de gardes du corps démesurés et magiques.

Il y a des femmes ainsi, qui inspirent les hommes.

J'attends mon fils à la sortie de l'école. Je regarde les autres parents, principalement des mères. Les muses, elles, n'enfantent pas. Elles ont la capacité à se laisser regarder des heures, elles se laissent pénétrer d'autre chose, elles se font voler leur âme et leur beauté, elles mettent le feu et s'effacent. Les muses ne revendiquent rien.

Appuyée sur le mur en face de l'école, une jeune femme regarde sa montre. Ses cheveux sont un peu froissés, elle a dû faire la sieste et se réveiller en panique, enfiler un jean et un tee-shirt, marcher vite jusqu'ici pour être à l'heure. Les enfants n'aiment pas les mamans en retard.

Mon mari est parti depuis 8 jours. J'ai expliqué à Anton que c'était normal, que son papa travaillait à l'étranger pendant quelque temps, que tout s'était décidé vite et qu'il n'avait pas eu le temps de lui dire au revoir. Qu'il avait laissé un mot pour lui. Je lui ai lu ce que j'avais moi-même écrit sur la feuille blanche.

Mon mari m'a abandonnée. Il m'a juste dit au téléphone : « Je ne reviens pas ce soir, ni les autres soirs, je te quitte. Je te tiendrai au courant pour la suite, mais pour l'instant je ne peux faire les choses que comme ça. » « Brutalement », il a ajouté.

Je ne lui ai rien inspiré d'autre que de s'enfuir.

Un homme, assis sur le banc, tient à la main un sac en papier et une canette de Cacolac. Cela doit être le goûter. Je l'ai déjà vu, mais en général je le croise vers 8h30, quand il dépose sa fille. Il regarde ses chaussures. Son visage est baissé vers le sol. Je voudrais qu'il lève la tête et pouvoir lui sourire. Peut-être que sa femme l'a abandonné lui aussi. Elle a crié, préparé ses valises, annoncé qu'elle partait quelque temps, pour faire le point. C'est ce que j'aurais dû faire, ne pas attendre que Martin disparaisse mais réclamer une pause salvatrice, dénoncer tous les malentendus, remettre les pendules à l'heure. Je vois bien que lui, sur son banc, il a aimé une femme comme ça, une forte, une qui prend des décisions. Voilà, pendant quelque temps, c'est lui qui va gérer l'enfant, la maison, et il se couchera le soir avec les questions : où est-elle ? Avec qui ?

J'ai fouillé dans les papiers, dans les armoires, dans les poches des pantalons qu'il a laissés. Je n'ai rien trouvé. J'ai fouillé aussi dans mes souvenirs. Là, par contre, j'entrevois des détails qui pourraient devenir des pistes. Notre histoire de toute façon est, à elle toute seule, un point de départ. Nous sommes différents, je suis trop molle, mièvre, je ne prends jamais d'initiative. J'ai seulement voulu un enfant, et pour ça je ne lui ai pas demandé son avis. On s'était engueulés, il y a des couples qui bondissent de joie ou d'émotion, nous on s'était engueulés. Il trouvait ça détestable comme façon de faire, il disait qu'on pouvait ne jamais s'en remettre de ma trahison, que les enfants c'était pas un truc en l'air, qu'on prenait ces décisions à deux. Et puis comme je restais là devant lui, à pleurnicher, je le voulais tellement ce bébé, je reniflais, il m'a prise dans ses bras, « Ok, on y va ma douce, on y va. »

Il avait raison, on ne s'en est pas remis.

L'homme sur le banc me regarde. C'est lui qui me sourit. Je réponds timidement. Il doit sentir que j'ai besoin d'aide. Je suis incapable de cacher quoi que ce soit. Je mobilise toute mon énergie à rester solide, réjouie, pour Anton. Mais dès qu'il n'est plus là, mon visage devient sinistre. Mes yeux sont mouillés, mais je ne pleure pas encore tout à fait. Je savais que Martin et moi c'était fini. Je sais que j'ai perdu mon mari le jour où il m'a pénétrée alors qu'en secret, je ne prenais plus la pilule.

L'homme sur le banc attend toujours.

Je m'avance vers lui : « Bonjour ». Je m'asseois. Je voudrais lui parler. Je cherche une phrase sur la météo. Ou alors nos enfants. « Votre fille est en quelle classe ? »

Ah, ils sont dans la même alors.

Je sens l'odeur du tabac. Il fume beaucoup en ce moment. Sa chemise est froissée, il n'a pas le temps de tout gérer. Je pourrais lui proposer un coup de main, faire les courses pour lui en même temps que les miennes, une soirée sur un canapé. On parlerait, d'abord de nos époux en fuite, de nos erreurs, des mea culpa chagrins, puis on dirait du mal d'eux, leur arrogance, leur lâcheté à nous abandonner comme ça avec les enfants, tout ce qu'on a sacrifié pour eux, les petites trahisons du quotidien. Ça nous ferait du bien de les détester. Peut-être que c'est moi qui commencerais à l'effleurer. Une minuscule folie, un geste presque maladroit mais intentionnel.

Il a allumé une cigarette. Il m'en propose une, que j'accepte. Je n'ai pas fumé depuis dix ans au moins. Je ne tousse pas, je le remercie, la première bouffée me tourne un peu la tête. Il a les mains soignées, je me demande quel métier il fait. Je lui pose la question, il est Directeur des achats, une filiale d'un grand groupe. Il ajoute : « Pas très passionnant. Et vous ? » Je lui explique qu'avant d'être mère au foyer, je le prononce comme un gros mot, avant j'étais danseuse, qu'il m'en reste quelques douleurs articulaires et aussi une poitrine toute plate. Je ne sais pas pourquoi je dis ça, au sujet de mes seins. Qu'il regarde. Forcément. Il dit : « C'est joli aussi... »

Oui, je vais lui proposer de venir dîner à la maison. Sur le canapé, après le repas (je cuisinerais ma recette de pintade au miel et aux épices, c'est tout simple, et puis pour le dessert les crèmes brûlées, comme on les fait depuis quatre générations dans la famille), je pourrais être près de lui, sentir ce tabac froid sur sa chemise, et après l'effleurement, il y aurait quelques regards appuyés et inquiets à la fois. Nos mains se toucheront, les doigts qui s'entrecroisent. Il y aura des rires, à cause du trouble. Je voudrais être celle qui

embrasse d'abord, me pencher sur lui, poser mes lèvres sur sa bouche, et puis les langues, et puis l'emballlement, la hâte. Il faudrait se montrer raisonnables à cause des enfants qui dorment à côté mais nous ne pourrions plus résister.

Je sens mes jambes qui tremblent. Il y a eu un silence après la phrase sur ma poitrine. Nous nous sommes empêtrés tous les deux avec cette conversation absurde et cette cigarette partagée sur un banc d'école.

Martin aimait mon corps qui se tord dans tous les sens, mes jambes qui s'écartent, mes positions un peu folles de gymnaste canaille. Il s'amusait à m'entortiller, mon grand écart le passionnait. Après la grossesse, il répétait que j'étais trop maigre, qu'il avait l'impression que j'allais me casser en mille morceaux. Je suis sûre que la femme avec laquelle il est en ce moment, parce que je suis certaine qu'il est avec une femme, qu'il n'est pas parti pour rien, dans le vide, cette femme-là doit être ronde, pulpeuse, efficace.

Des parents arrivent encore, on nous salue. La mère de Gustave, un copain d'Anton, me regarde étrangement. Parce qu'avec l'homme, nous sommes assis presque l'un contre l'autre à présent. Sa main est posée sur un pan de ma jupe évasée sur le banc. Je ne bouge pas, lui non plus. Je sais que la situation est incongrue, gênante, que ses doigts sont en train de serrer le tissu de ma jupe comme s'il s'accrochait à quelque chose, que je le laisse s'accrocher.

J'entends les conversations, on parle de la prochaine journée de grève, il faut s'organiser. Soutenir les instituteurs, ne pas amener les enfants. Certains râlent, parce qu'ils n'ont pas le choix, ils bossent et ils n'ont pas toutes ces vacances, eux. Il y a toujours deux camps, à l'école comme ailleurs.

- Vous vous appelez comment ?

Je suis surprise par sa question, je mets un temps à répondre, comme si j'avais même oublié mon prénom : « Marion, et vous ? »

- Alexandre. Et votre fils, c'est Anton, n'est-ce pas ? Sarah m'en a parlé, je crois. Votre mari est reporter, c'est ça ?
- Non, pas exactement. Il est pigiste, en attendant d'être un grand écrivain riche et célèbre. Mais Anton imagine son père en train de parcourir le monde, un peu comme Tintin. Vous savez comment sont les enfants. Alors, vous êtes le papa de Sarah...
- Oui.
- Votre femme est venue accompagner votre fille pour l'anniversaire d'Anton, c'était en novembre. Elle est très belle votre femme.
- Je sais, tout le monde commence par me dire ça quand on la voit pour la première fois. C'est flatteur pour moi je suppose.

Je n'arrive pas à déceler dans sa voix s'il y a une nostalgie, un regret ou s'il est seulement pudique ou modeste. Si je me levais, là, à l'instant, d'un seul coup, il se rendrait compte que ma jupe est coincée sous sa main.

La cloche sonne. Les enfants vont sortir. En courant, en traînant les cartables, les genoux égratignés, les barrettes de travers, les mains pleines de traces de crayons.

Je n'ose pas bouger. J'ai peur de le mettre mal à l'aise à cause de la jupe et de la situation. Pourtant Anton va arriver, le premier. Il est toujours au début du rang, il a hâte

de quitter l'école, je crois qu'il n'aime pas trop être ici, la journée est longue.

Alexandre se lève, il dit : « Oh, excusez-moi, j'ai froissé votre jupe, je n'avais pas fait attention. »

Je me lève aussi, « ça n'est pas grave », j'aperçois Anton, il court vers moi. Sarah aussi est bientôt dans les bras de son père. Anton me demande si Papa est rentré, je le cajole en même temps que je lui explique que « Non, pas encore. C'est un long voyage qu'il doit faire, tu sais, dans un pays très lointain.

- Il y a des crocodiles ?
- Oui, sûrement.
- Il va en ramener un ?
- Non, non, on n'a pas le droit d'enlever les crocodiles de leurs maisons, et puis où on le mettrait, c'est très très gros un crocodile.
- Ah ? Alors, il ramènera un oiseau, avec un gros bec et des plumes de toutes les couleurs...
- Oui, peut-être.

Je regarde Alexandre qui s'éloigne avec Sarah. Elle lui tient la main. La main qui tenait ma jupe tout à l'heure. La main que j'imaginais sur ma peau comme on imagine la vie qui bascule, comme on imagine des hommes qui n'en finissent pas d'aimer leurs femmes, comme on imagine alors pour elles un jardin peuplé de monstres armés pour retenir l'amour.

Au sujet des « Monstres de Bomarzo », il existe un ouvrage avec de très beaux textes d'André Pieyre de Mandiargues et les photographies de Glasberg (Grasset, 1957). C'est dans la province de Viterbe, en Italie, que se situe ce jardin rempli de « grands monuments bizarres ».

Sophie Poirier

Auteur de « La librairie a aimé », Ana Éditions, avril 2008 et « Mon père n'est pas mort à Venise », Ana Éditions, août 2009.